

Toute la vie de Montfort n'avait été qu'une longue préparation au sacerdoce, dont il était d'autant plus digne [qu'il croyait moins le mériter ; mais quand le moment arriva où la voix des supérieurs, qui est ici la voix de Dieu même, l'appela à monter les degrés du sanctuaire, il ne répondit que par ses larmes et par un refus modeste qui montraient la haute idée qu'il s'était faite de ce redoutable fardeau. Il fallut un ordre formel ; alors seulement, Montfort ne recula plus. Il fut ordonné prêtre le 5 juin 1700, par Mgr de Flamanville, évêque de Perpignan. Qui

pourrait dire toutes les consolations dont il fut inondé, en célébrant cette première messe qu'il avait tant désirée et tant redoutée ? C'est un secret qu'il faut laisser aux anges, pour qui l'oblation du saint sacrifice, faite par un prêtre tel que Montfort, doit être le plus délicieux de tous les spectacles. Il prolongea jusqu'au soir son action de grâces, se plaignant que la journée fut trop courte pour pouvoir y payer convenablement une semblable dette.

A partir de ce moment, Montfort devint plus que jamais l'homme de Dieu et du prochain ; le zèle du salut des âmes le dévorait intérieurement ; il eût voulu embraser tout l'univers de ce feu sacré que le Fils de Dieu est venu apporter sur la terre. Un attrait puissant le poussait à se consacrer aux missions dans la campagne, et la suite prouvera combien les desseins de la Providence étaient en harmonie avec les désirs du pieux prêtre. Un voyage qu'il fit à Nantes lui donna occasion de commen-

cer l'exercice de ce genre de prédication ; mais il lui fallut bientôt après retourner à Paris ; et comme il faisait la route à pied , selon son usage , il se présenta , avec tous les dehors de l'indigence , à la porte d'un monastère , où il savait qu'une de ses sœurs venait de faire profession. Il demanda d'abord *la charité pour l'amour de Dieu*. On avertit l'abbesse qui vint elle-même l'interroger sur son nom et ses qualités. « Madame , lui dit-il , à quoi bon me demander mon nom ? ce n'est pas pour moi , c'est pour l'amour de Dieu que je vous demande la charité. » Il se retira ensuite , et alla loger dans une pauvre maison , où il trouva la nourriture et le repos dont il avait besoin.

Au lieu de se rendre directement à Paris , Montfort passa par Poitiers où il croyait n'aller que pour une affaire dont il s'était chargé ; mais la Providence avait d'autres vues. Le serviteur de Dieu , ayant dit la messe à l'hôpital , les pauvres furent

tellement frappés de l'air de piété qu'il portait dans l'exercice de cette auguste fonction , qu'ils formèrent le projet de le demander , tout d'une voix , pour remplacer l'aumônier qu'ils venaient de perdre. En attendant la réponse de l'évêque , alors absent de cette ville , Montfort ne demeura pas oisif à Poitiers ; il y avait toujours pour lui des ignorants à instruire , des malades à visiter et des pauvres à soulager. Rien ne lui était plus doux que la pratique de ces œuvres de charité , et le plaisir qu'il y goûtait ne lui permettait jamais de ressentir la fatigue ; cependant les pauvres de l'hôpital ne cessaient de le demander pour aumônier. L'évêque , après avoir recueilli les témoignages les plus honorables des plus anciens directeurs de Montfort , lui conféra le titre que tous les malheureux sollicitaient pour lui ; il en fit l'usage qu'on espérait. L'hôpital devint dès lors le théâtre principal de son zèle , il suffisait à tout ; les infirmités spirituelles

n'étaient pas les seules qui obtinssent ses soins ; il s'occupait aussi des besoins corporels , et il rendait aux malades les services les plus pénibles et les plus rebutants pour la nature. Il semble qu'une conduite si admirable devait lui attirer l'estime universelle et le rendre cher à tous ceux qui étaient témoins de ses travaux et de ses fatigues ; le contraire arriva cependant. Laissons-le parler lui-même , et dans une lettre adressée à M. Leschas-sier , rendre compte de sa conduite *en abrégé et en vérité*.

« J'entrai, dit-il , dans ce pauvre hôpital , ou plutôt cette pauvre Babylone , avec une ferme résolution de porter , avec Jésus-Christ mon maître, les croix que je prévoyais bien me devoir arriver , si l'ouvrage était de Dieu. Ce que plusieurs personnes ecclésiastiques et expérimentées de la ville me dirent pour me détourner d'aller dans cette maison de désordre , qui leur paraissait incorrigible , ne fit qu'augmenter mon cou-

rage pour entreprendre cet ouvrage , malgré ma propre inclination , qui a toujours été et qui est encore pour les missions. A mon entrée , les supérieurs et les inférieurs de l'hôpital , et toute la ville même , furent dans la joie , me regardant comme une personne donnée de Dieu pour réformer cette maison. Les supérieurs de l'hôpital , avec qui j'agissais de concert , et plus en obéissant qu'en commandant , me donnèrent d'abord les mains pour l'exécution et l'observation de la règle que je désirais introduire. Monseigneur même et tout le bureau furent les premiers à m'autoriser , et me permirent de faire manger les pauvres en réfectoire , et de leur aller quêter quelque chose par la ville ; pour manger avec leur pain sec ; ce que je fis pendant trois mois , non sans beaucoup de rebuts et de contradictions qui s'augmentèrent de jour à l'autre de telle sorte , par le moyen d'un monsieur employé dans la maison , et de mademoiselle la supérieure de l'hôpital , que je fus con-

traint, par obéissance à notre vicaire, d'abandonner le soin de ces tables, qui contribuaient beaucoup au bon ordre de la maison. Ce monsieur, aigri contre moi, sans aucun légitime fondement que je sache, me rebutait, contrariait et outrageait sans cesse dans la maison, et me décriait dans ma conduite par la ville, chez les administrateurs, ce qui anima étrangement contre lui tous les pauvres qui m'aimaient tous, hormis quelques libertins et libertines ligués avec lui contre moi. Pendant cette bourrasque, je gardais le silence et la retraite, remettant entièrement ma cause entre les mains de Dieu, et n'espérant qu'en son secours, malgré les avis contraires qu'on me donnait. J'allai pour cet effet faire une retraite de huit jours aux jésuites ; là, je fus rempli d'une grande confiance en Dieu et en sa sainte Mère, qu'il prendrait évidemment ma cause en main. Je ne fus pas trompé dans mon attente ; au sortir de ma retraite, je trouvai

ce monsieur malade, il mourut quelques jours après ; la supérieure, jeune et vigoureuse, le suivit en six jours. Plus de quatre-vingts pauvres tombèrent malades, plusieurs en moururent. Toute la ville croyait que la peste était dans l'hôpital, et disait publiquement que la malédiction était sur cette maison, parmi tous ces malades et ces morts que j'assistais moi seul. Je ne fus point malade depuis la mort de ces supérieurs, j'ai encore eu de plus grandes persécutions. Un pauvre élevé et orgueilleux s'est mis dans l'hôpital à la tête de quelques libertins pour me contredire, plaidant sa cause auprès des administrateurs, et me condamnant dans ma conduite, parce que je leur dis hardiment, quoique doucement, leurs vérités, qui sont des ivrogneries, des querelles, des scandales, etc. Presque aucun des administrateurs (quoique je ne prenne rien dans la maison, pas même un morceau de pain, les étrangers me nourrissant par charité)

ne se met en peine de punir ces vices et de corriger ces désordres intérieurs, et presque tous ne pensent qu'au bien temporel et extérieur de la maison.

» Il est vrai pourtant, mon cher père, que parmi tous ces troubles et contradictions que je ne dis qu'en gros, Dieu s'est voulu servir de moi pour faire de grandes conversions dans la maison et hors de la maison. L'heure du lever, du coucher, de la prière vocale, du chapelet en commun, du réfectoire en commun, des cantiques, et même de l'oraison mentale pour ceux qui le veulent, subsiste encore maintenant malgré les contradictions. Depuis que je suis ici, j'ai été dans une mission continue, confessant presque toujours depuis le matin jusqu'au soir, et donnant des conseils à une infinité de personnes, et le grand Dieu mon père, que je sers, quoique avec infidélité, m'a donné, depuis que je suis ici, des lumières dans l'esprit que je n'avais pas, une grande

facilité pour m'énoncer et parler sur-le-champ sans préparation, une santé parfaite et une grande ouverture de cœur envers tout le monde, c'est ce qui m'attire l'applaudissement de presque toute la ville (ce qui doit bien me faire craindre pour mon salut)....

» Je m'oubliais de vous dire que je fais une conférence toutes les semaines aux treize ou quatorze écoliers qui sont l'élite du collège, et ce avec l'approbation de feu monseigneur.

Cependant Montfort n'oubliait pas le voyage qu'il devait faire à Paris, et dont l'exécution avait été suspendue par son séjour à l'hôpital de Poitiers. De nouvelles croix l'y attendaient; il reçut aussi du ciel de nouvelles grâces pour les supporter avec force et résignation; ses anciens supérieurs refusèrent de se charger de sa conduite, quoiqu'au fond ils fussent pleins d'estime pour sa vertu, comme leurs lettres et leurs discours l'ont fait paraître en

plusieurs circonstances. Cette épreuve fut la plus pénible de toutes pour notre jeune prêtre. Qu'on se rappelle ce que souffrirent en pareille occasion une foule de saints dont la conduite et les intentions n'étaient pas comprises, spécialement sainte Thérèse, cette âme si droite et si pure, et l'on sentira tout ce que dut avoir d'amer pour Montfort, le calice que le Père céleste lui présenta dans ce moment ; et néanmoins il le but avec un calme et une soumission, qui ne se trouvent d'ordinaire que dans les âmes héroïques et qui est le meilleur cachet de la sainteté. « Je lui communiquai en ami, dit M. Blain, ce qu'on disait de lui de plus mortifiant et de plus humiliant, et il l'écoutait sans laisser échapper le moindre signe de peine ; j'en étais troublé, et lui ne l'était pas ; et comme cela me donnait occasion de lui faire quantité d'objections sur sa conduite et sur son genre de vie, cela lui donnait aussi occasion de me faire des réponses si justes et si solides, que je

ne savais où il allait prendre ce qu'il me disait : je demeurais étonné comment, en peu de mots, il montrait le faux de ce qu'on opposait à sa manière de vivre. »

Au reste, si la Providence permettait qu'il fût humilié à Paris, sa réputation grandissait à Poitiers, et l'on y rendait à son mérite une justice tardive, mais éclatante. Ceux qui s'intéressaient véritablement au bien spirituel et temporel de l'hôpital, comprirent tout le vide que venait de faire son départ, et toute la difficulté qu'il y aurait à remplacer un homme si zélé et si charitable. On lui écrivit donc pour presser son retour, et il revint effectivement au milieu de ses chers malades, qui trouvèrent en lui les mêmes vertus qui avaient fait autrefois leur admiration. Le soin de l'hôpital ne suffisant pas à son ardeur, il se multipliait au dehors pour prêter son concours à toutes les œuvres utiles qu'on lui permettait de partager. Il prêchait fort souvent dans les communautés



religieuses, et il répondait aux personnes qui le consultaient par lettres sur l'état de leur âme. Nous avons encore de riches débris de la correspondance qu'il entretenait alors, et ils suffisent pour nous faire apprécier, non-seulement le talent du serviteur de Dieu, mais surtout la bonté de son jugement, la sagesse de sa direction, et l'éminence de sa piété. Il y prêche partout l'amour de la croix et des souffrances, et l'on voit combien sa propre expérience le rendait habile à donner aux autres des leçons qu'il avait sans doute reçues lui-même plus d'une fois aux pieds de son crucifix. On en jugera par ces mots adressés à une religieuse : « Ah ! que votre lettre est divine, puisqu'elle est remplie des nouvelles de la croix, hors de laquelle, quoique la nature et la raison disent, il n'y aura jamais ici-bas jusqu'au jour du jugement aucun véritable plaisir, ni aucun solide bien ! Votre âme porte une croix grosse, large et pesante, ô quel bon-

heur pour elle ! qu'elle ait confiance, si Dieu tout bon continue de la faire souffrir, qu'il ne l'éprouvera pas au-dessus de ses forces. C'est une preuve qu'elle en est assurément aimée ; je dis assurément, car la meilleure marque qu'on est aimé de Dieu, c'est quand on est haï du monde et assailli de croix, c'est-à-dire de privations des choses les plus légitimes, d'oppositions à nos volontés les plus saintes, d'injures les plus atroces et les plus touchantes, de persécutions et de mauvaises interprétations de la part des personnes les mieux intentionnées et de nos meilleurs amis, des maladies les moins à notre goût, etc. Mais pourquoi vous dis-je ce que vous savez mieux que moi, par l'attrait et l'expérience que vous en avez ? Ah ! si les chrétiens savaient la valeur des croix, ils feraient cent lieues pour en trouver une ; car c'est en cette aimable croix qu'est renfermée la sagesse véritable que je cherche jour et nuit, avec plus d'ardeur que jamais. Ah !

bonne Croix, venez à nous à la plus grande gloire du Très-Haut; c'est ce que mon cœur dit souvent, malgré mes faiblesses et mes infidélités. Je mets, après Jésus, notre unique amour, toute ma force dans la croix. Je vous prie de dire à la sœur dont vous me parlez, que j'adore Jésus-Christ crucifié en elle, et je prie Dieu qu'elle ne se souvienne d'elle-même que pour s'offrir à des sacrifices encore plus sanglants. »

Ce fut pendant le séjour que l'Homme de Dieu fit à cette époque, dans la ville de Poitiers, qu'il posa, pour ainsi dire, la première pierre d'un édifice qui devait plus tard s'élever si haut. Il avait souvent médité sur les besoins multipliés des pauvres malades dans les hôpitaux, et il comprenait sans peine que ce qui pouvait leur être le plus avantageux, c'était de multiplier en leur faveur le nombre de ces anges terrestres, qui vont, sous les traits d'une femme, porter des secours et des consolations dont

rien n'égale la puissance. Une nouvelle congrégation religieuse, destinée au service des malades, voilà ce que méditait depuis longtemps le pieux prêtre, et ce qu'il avait sans doute bien des fois traité avec Dieu dans la prière. La Providence qui le destinait à devenir le père d'un nombre prodigieux de filles spirituelles, connues aujourd'hui sous le nom de *Filles de la Sagesse*, voulut dès ce moment lui laisser entrevoir un germe du succès que cachait l'avenir. Une demoiselle, nommée Trichet, vint se mettre sous sa conduite, en lui témoignant le désir d'être religieuse; il l'assura lui-même qu'en effet Dieu l'appelait à cette belle vocation. Elle essaya donc d'entrer dans plusieurs communautés, mais elle ne put jamais y réussir. Le ciel lui avait préparé une autre destinée; elle ne songeait qu'à être la dernière dans un ordre déjà connu, et elle devait être la première dans une congrégation nouvelle, que l'Eglise allait bientôt voir naître;



et qui en fait aujourd'hui l'un des principaux ornements. Mais il devait se passer bien des années avant que le succès couronnât les désirs du pieux fondateur, qui sut conserver jusqu'à la fin, et inspirer à sa pieuse pénitente une patience à l'épreuve de tous les ennuis de cette longue attente.

On ne peut se défendre d'un vif sentiment d'admiration, lorsqu'on voit avec quel détachement intérieur, quel esprit de foi et quelle absence de préoccupations humaines, Montfort traitait cette importante affaire; il savait que les œuvres de ce genre ne sont pas ordinairement le fruit de la précipitation et des désirs trop empressés, et qu'il faut savoir attendre le moment de Dieu, dont les pensées sont bien élevées au-dessus des nôtres. Il s'y appliqua avec tout le soin dont son zèle était capable, laissant le reste à Dieu, qui peut seul donner l'accroissement aux plantes que cultivent nos mains. La vertueuse demoiselle se contenta donc pour lors de se

consacrer au service des malades dans les hôpitaux, supportant avec une patience angélique toutes les peines que lui attirait une conduite qui paraissait singulière aux uns, blâmable aux autres et inexplicable à tous. Elle sollicita l'agrément de son directeur pour quitter son costume ordinaire, et en prendre un qui ne respirât que la pauvreté et l'amour de la croix. Elle l'obtint, et aussitôt une étoffe grossière, de couleur de gris tendré, fut achetée, et l'habit fut préparé tel exactement que le portent encore les Filles de la Sagesse. Ce changement d'habit fut un nouveau scandale pour ses amis et ses proches, et le signal de nouvelles persécutions; elle les endura avec la même constance, soutenue de la grâce de Dieu, et des conseils de son pieux directeur. On ne saurait dire jusqu'où cette fervente novice porta l'amour de l'abjection et le mépris d'elle-même; les exemples qu'elle en a laissés, et qui sont le plus précieux héritage de ses filles, prou-

vent qu'elle était capable des sacrifices les plus héroïques , lorsqu'il s'agissait de suivre Jésus crucifié. Son directeur lui-même ne l'épargnait point ; il comprenait avec quel soin devait être polie et taillée , une pierre spirituelle destinée à occuper une place si importante dans l'édifice ; et l'on peut bien dire , qu'en architecte habile , il ne lui épargna pas les coups de marteau. Par son ordre , elle alla se promener avec son nouvel habit , dans les rues les plus fréquentées de la ville. Il fallait écraser l'amour-propre , de manière qu'il ne pût jamais revivre , et que l'amour seul de Dieu embrasât cette âme appelée à de si grandes choses. On peut juger , au reste , de l'estime qu'il faisait de sa pénitente , en remarquant qu'il osa bien la consulter sur le projet qu'il avait conçu d'abandonner la direction de l'hôpital , où son zèle ne pouvait plus s'exercer , au milieu des entraves qu'on lui suscitait. C'était demander à cette pieuse fille de prononcer elle-même l'arrêt

qui devait la séparer , peut-être pour toujours , d'un directeur qui semblait lui être plus nécessaire que jamais. Elle n'hésita pas cependant à lui conseiller de sortir , parce qu'elle y voyait la plus grande gloire de Dieu. Un désintéressement si parfait combla de joie le saint directeur ; et , dès le jour même , il partit , lui recommandant de ne point sortir de l'hôpital de là à dix ans. « Quand , ajouta-t-il , l'établissement des Filles de la Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce terme , Dieu serait satisfait , et ses desseins sur vous seraient remplis. » Il y a , dans ces mots , quelque chose de prophétique.

La Providence semble n'avoir retiré Montfort du service de l'hôpital de Poitiers , que pour lui donner le moyen de développer , avec plus d'étendue et d'éclat , les trésors de grâces dont il était rempli. Dès qu'il fut libre , ses regards se tournèrent vers les missions , qui avaient été son premier attrait. Il était dans la force de l'âge ,

et ce qu'il avait fait jusqu'alors ne lui semblait rien en comparaison de ce que la Providence l'appelait intérieurement à entreprendre. Il alla donc s'offrir à Mgr l'évêque de Poitiers, pour donner dans son diocèse des missions et des retraites. L'offre fut acceptée avec joie; et le pieux prêtre ne songea plus qu'à entrer dans ces moissons déjà blanchies; *albæ sunt jam ad messem*, avec toute l'ardeur qui doit caractériser les ouvriers du père de famille; sa parole puissante produisit les plus heureux effets. On comprend que les bornes de cette histoire ne nous permettent pas de raconter en détail toutes les missions auxquelles Montfort présida. Il nous suffira d'indiquer en peu de mots ce qui nous semblera le plus remarquable; et les lecteurs de cet abrégé voudront bien se rappeler qu'il existe une grande et belle vie de notre pieux prêtre, dont nous avons fait plus haut l'éloge, et dont nous ne pourrions jamais assez recommander la lecture.

Les premiers essais de Montfort furent couronnés du succès le plus parfait. Il établissait partout des pratiques utiles, corrigeait des abus invétérés, touchait les pécheurs les plus endurcis, et tonnait contre les vices avec une liberté vraiment apostolique; mais l'homme ennemi, qui voit avec fureur s'étendre le royaume de Dieu, et qui ne cesse de faire la guerre aux saints, souleva contre Montfort un orage, auquel il fallut céder un instant; l'évêque de Poitiers lui envoya tout-à-coup la défense de continuer à exercer le saint ministère dans son diocèse. On ne peut se refuser à croire que les ennemis du serviteur de Dieu n'eussent trompé la bonne foi de l'évêque, par des rapports mensongers ou infidèles, surtout lorsqu'on sait que ce prélat partageait les sentiments d'un autre évêque, celui de Nantes, qu'on a prétendu avoir lancé un interdit contre Montfort, quoiqu'il soit certain qu'en 1713 il lui donna un certificat conçu en ces termes :

*Ce zèle missionnaire est tout-à-fait recommandable par ses bonnes mœurs et sa saine doctrine, par sa piété et sa modestie ; il n'a été, à ma connaissance, frappé d'aucune censure ecclésiastique. C'est donc à la haine seule de ses ennemis qu'on doit attribuer les mesures rigoureuses dont le vénérable Montfort a été quelquefois l'objet de la part de ses supérieurs ecclésiastiques ; et l'on ne s'étonnera pas qu'une épreuve par laquelle saint Ignace, saint Philippe de Néri et le pieux Boudon ont passés, ait pu être réservée par la Providence au vénérable serviteur de Dieu, dont nous écrivons la vie.*



Au moment de se séparer des populations qu'il avait évangélisées avec tant de zèle et de succès, notre pieux prêtre sentit redoubler au fond de son cœur la sollicitude paternelle qu'il devait à tant de nouveaux convertis, dont il désirait ardemment la persévérance, et que son départ allait exposer aux plus grands périls. Pour les fortifier dans leurs bonnes résolutions, il leur adressa une lettre où la charité apostolique brille du plus vif éclat, et que nous croyons devoir transcrire ici tout entière, malgré sa longueur. Elle fera connaître